Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 77 (2013)
Heft: 307-308

Artikel: La métaphonie romane occidentale
Autor: Barbato, Marcello
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-842195

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La métaphonie romane occidentale*

1. Introduction

Il y a quelques années, Fernando Sánchez Miret (2008) montrait de façon implacable le désordre qui règne dans les études de phonologie diachronique romane à propos d'une série d'évolutions de voyelles toniques, telles que celles de FĒCI > fr., aocc. *fis*, cat. *fiu* (aussi esp. *hize*), FŬ(I)STI > afr. *fus*, aocc., acat. *fust* (aesp. *fuste*), LĔCTU > fr. *lit*, aocc. *lieit/liech*, cat. *llit* (mais esp. *lecho*), FŎLIA > fr. *feuille*, aocc. *fuelha*, cat. *fulla* (mais esp. *hoja*). En effet, la littérature nous offre une terminologie très variée et parfois déroutante, un même phénomène n'est pas traité de la même façon dans les différentes traditions nationales et on ignore souvent ce que la comparaison peut offrir à la reconstruction diachronique.

Je voudrais démontrer ici que tous ces phénomènes peuvent trouver une explication unitaire dans le cadre d'un modèle que la grammaire de Lausberg a d'une certaine façon rendu standard chez les romanistes[1] : il s'agit d'une diphtongaison des voyelles mi-ouvertes et d'une fermeture des voyelles mi-fermées, toutes deux conditionnées par les sons qui suivent[2]. Ce modèle doit à mon avis être corroboré par les précisions suivantes :

---

* Je remercie Yan Greub et Giovanni Palumbo pour leurs commentaires portant sur une version précédente de cet article, et Anna Constantinidis, pour sa révision linguistique.

1 Ce n'est pas le cas pour la discipline et la pratique universitaire de la phonétique historique du français, enfermée dans une dimension monolinguistique. Cf. Morin 2003, en particulier pp. 163*sq*.

2 Lausberg (1971, §§198, 205 et 274) partage l'hypothèse de Schürr (1936; 1955-1956) selon laquelle la diphtongaison spontanée serait une extension analogique de cette diphtongaison conditionnée ; pour ma part, je crois qu'il s'agit d'un processus successif qui s'est développé indépendamment dans les différentes variétés (cf. Voretzsch 1900, 632 ; Wartburg 1967, 69 ; Křepinský 1958, 317 ; Lüdtke 1955, 225 ; Hafner 1955, 186 ; Hilty 1969 ; Pfister 1970 ; Loporcaro 2011, 120*sqq*.). Bien qu'elles divergent dans l'attribution des différents cas à l'un ou à l'autre processus, les grammaires historiques du français (Meyer-Lübke 1934, §56 ; Richter 1934, §§110 et 155 ; Fouché

(1) l'action sur les voyelles, souvent attribuée aux consonnes palatales, doit être attribuée à la semi-consonne palatale (yod), donc à une phase antérieure à la phonologisation des consonnes palatales[3];

(2) l'effet produit par yod (et waw) et la métaphonie par -I, -U ne sont pas deux phénomènes distincts[4]: il s'agit du même processus métaphonique, déclenché, comme en germanique, tant par une voyelle haute que par la semi-consonne [5];

(3) ce processus frappe d'abord les voyelles mi-ouvertes, ensuite les voyelles mi-fermées[6].

Les deux premiers points ont déjà été établis par Voretzsch en 1900 à propos de l'ancien provençal. Après une analyse détaillée, il constate (p. 615): «dass Konsonanten an und für sich keine Diphthongierung hervorrufen, weder Explosiva noch Reibelaut noch Liquida, sondern nur vokalisches und halbvokalisches *i* und *u* nebst verwandten Lauten»[7]. Plus loin (p. 642), il établit une relation entre diphtongaison et fermeture (*Umlaut*). Quant au troisième point, sur la base de considérations internes et externes (ibid. 643), il croit – au contraire de ce qu'on va essayer de démontrer – que la fermeture des voyelles mi-fermées est plus ancienne que la diphtongaison des voyelles mi-ouvertes.

1952-1961, 288-292; Bourciez/Bourciez 1967, § 50) considèrent unanimement que la diphtongaison conditionnée est postérieure à la diphtongaison spontanée.

3 Pour l'indécision entre yod et consonne palatale dans les approches traditionnelles, voir Pensado 1985, 639 et n.

4 Par -I, on entend la voyelle longue du latin qui est passée à /i/ avant de s'effacer; par -U, la voyelle brève qui a échappé, au moins pour un certain temps et dans certaines variétés, à l'ouverture en /o/ (cf. infra).

5 C'est aussi l'idée de Schürr, en ce qui concerne la diphtongaison (cf. aussi Hilty 1969 et Pfister 1970). Sur la base de considérations géolinguistiques, Wüest (1979, 119-120) soutient que la métaphonie par -I, -U est un phénomène plus ancien que l'effet produit par yod. Selon Lüdtke (1956, 99) et Lausberg (1971, § 192), «l'harmonisation à distance» a précédé «l'harmonisation au contact».

6 À propos de la métaphonie par -I et -U, Maiden (1991, 126-129) trouve que la norme est plutôt le contraire. Lausberg (1947, 1950) et Lüdtke (1956) croient qu'en latin les voyelles moyennes étaient sujettes à une fermeture métaphonique; après la constitution du système vocalique roman, la métaphonie se serait étendue analogiquement aux nouvelles voyelles mi-fermées. Contre l'idée que la métaphonie est antérieure à la constitution du système vocalique roman, cf. cependant Wartburg (1967, 20) et Loporcaro (2011, 127 et n.). La seule métaphonie latine qu'on peut reconnaître avec certitude est celle de ŌSTIU > *ŪSTIU, BĒSTIA > *BĪSTIA.

7 Voretzsch formule même une critique prophétique d'une hypothèse «à la Schürr» (cf. n. 2): voir p. 631 «Diese Hypothese – sollte sie einen Vertreter finden oder gefunden haben – ist für das Französische unbedingt abzulehnen. Die Analogie hätte dann in einem Umfang wie sonst kaum jemals gewirkt [...]», avec les considérations raisonnables qui suivent.

Il faut constater qu'au lieu d'élargir ces acquis dans une perspective plus large, la recherche ultérieure a morcelé le cadre de la question. Les investigations dont on dispose, même excellentes, ou bien s'appliquent à une seule langue, ou bien traitent un seul aspect de la question (par exemple la diphtongaison et pas la fermeture; la métaphonie par -I, -U et pas l'effet de yod; les voyelles antérieures et pas les postérieures), quand elles ne cumulent pas les deux limitations.

Notre hypothèse, par contre, a un triple avantage: (1) elle permet d'expliquer les résultats des voyelles mi-ouvertes et ceux des voyelles mi-fermées; (2) elle intègre les évolutions vocaliques et consonantiques dans une chronologie unique; (3) elle s'applique à toutes les variétés romanes occidentales, y compris les variétés ibéro-romanes (c'est-à-dire de l'*Iberia*). Comme une étude à part est consacrée à ces dernières, on se concentrera ici sur les variétés gallo-romanes, romanes alpines et gallo-italiennes.

Voici le cadre de la diffusion des changements impliqués[8]:

	français[9]	frpr.[10]	occitan[11]	it. sept.[12]	romanche[13]	ladin[14]
(1)	-	-	-	+/-	+	-
(2)	+	+	+	+	+	+
(3)	+	+	+	+	+	+
(4)	+	+	+	+	+/-	+/-
(5)	+/-	+/-	+/-	+/-	-	-
(6)	-	-	-	-	-	-

8 Bibliographie générale: REW et FEW, s.vv.; Schürr 1955-1956; Lausberg 1971, §§ 172, 196-207, 481, 484, 720, 763, 905; Hilty 1969; Wüest 1979; Sánchez Miret 1998.

9 Meyer-Lübke 1934, §§ 51, 52, 56, 58; Bourciez/Bourciez 1967, §§ 49, 50, 69, 70; Fouché 1952-1961.

10 Hafner 1955, §§ 2, 5, 22-25, 43.

11 Voretsch 1900; Anglade 1921, 60*sqq.*, 78*sqq.*; Pfister 1970; Ronjat 1930-1941, §§ 67, 81-91, 99-104. La situation est foncièrement la même en gascon, cf. Millardet 1910, 614*sqq.*; Rohlfs 1970, 118.

12 Rohlfs 1966-1969, §§ 53, 71, 74, 96, 112, 117, 274, 281, 283, 575, 971; Maiden 1991, ch. 6.

13 Lüdtke 1955; Eichenhofer 1999.

14 Kramer 1977 (je cite les formes de la Val Gardena). Quant à la diphtongaison, il est impossible de vérifier les conditions du frioulan, qui a diphtongué tout /ɛ ɔ/. Toutefois, il ne semble pas avoir de traces de fermeture métaphonique (cf. Benincà 1989 et 1995).

(1) diphtongaison des voyelles mi-ouvertes par -U;
(2) diphtongaison des voyelles mi-ouvertes par -I;
(3) diphtongaison des voyelles mi-ouvertes par yod (et waw);
(4) fermeture des voyelles mi-fermées par -I;
(5) fermeture des voyelles mi-fermées par yod (et waw);
(6) fermeture des voyelles mi-fermées par -U.

Je dois préciser que, dans cette perspective, ce qui est important n'est pas que le phénomène en question soit systématique, mais bien qu'il apparaisse dans une certaine aire. Il suffit par exemple de consulter Rohlfs ou Ronjat pour se rendre compte que toutes les variétés occitanes et gallo-italiennes ne sont pas soumises aux mêmes conditions: il y a des variétés où la diphtongaison ne se produit pas, ou pas dans tous les contextes; dans d'autres variétés, il peut y avoir variation libre ou diffusion lexicale. Tout cela doit naturellement faire l'objet de travaux monographiques et ne peut donc trouver sa place dans une vue à vol d'oiseau comme celle qui est proposée ici[15].

Il est impossible aussi de traiter du processus de diphtongaison dans tous ses détails. Je me limite donc à avertir que les diphtongues ont souvent été monophtonguées dans la suite de l'évolution, p.ex. fr. *feuille,* sursilv. *fegla*, engad. *fögla*, posch. ['føʎa], etc.[16].

2. Les données

(1) Diphtongaison des voyelles mi-ouvertes par -U. Ce processus est caractéristique du romanche, cf. par exemple sursilv. GRŎSSU > *gries* - GRŎSSOS > *gross*, AUCĔLLU > *utschí* - AUCĔLLOS > *utschials*. En Italie du Nord, il est restreint à des variétés lombardes alpines, par ex. ticin. ['nøs] - ['nosa], ['bel] - ['bɛla], ossol. ['nest] - ['nosta], ['bil] - ['bela] 'le/la nôtre', 'beau/belle' (Lüdtke 1956, 115). Mais il laisse aussi des traces dans les autres variétés:

(a) Dans le cas de voyelle tonique en hiatus avec -U: DĔU > aocc., afrpr., fr. *Dieu*, JUDAEU > afr. *juieu*, aocc. *juzieu*, MATTHAEU > aocc. *Mat(h)ieu*, fr. *Mathieu*, MĔU(M) > aocc. *mieu*, fr. *mien*, *TŎUM > afr. *tuen*, etc.[17]. Bien sûr, les formes françaises et francoprovençales pourraient aussi s'expliquer par la diphtongaison spontanée, mais il paraît

[15] Je dois également renoncer à un contrôle philologique des sources.

[16] Pour les alternances *uo/ue/u* et *ie/i* en ancien occitan, cf. Pfister 1970; pour la variation diatopique des résultats de Ĕ + yod en ancien français, cf. Pfister 2002.

[17] En ancien provençal, la forme **tuou* a été remplacée par un *tieu* analogique. Pour une plus riche documentation sur l'évolution de la voyelle en hiatus, je renvoie à Barbato (2010a, 18-19; 2010b, 40-44 et 60), où l'idée de la diphtongaison métaphonique n'est toutefois pas encore développée.

peu économique de les séparer des formes du provençal, variété qui – faut-il le rappeler ? – ne diphtongue pas les voyelles en syllabe ouverte.

(b) Lorsque la consonne intervocalique est une vélaire : CŎCU > afr. *cueux*, aocc. *cuoc/cuec*, FŎCU > fr. *feu*, afrpr. *fue*, aocc. *fuoc/fuec*, INNŎC(U)U > aocc. *enuoc*, IŎCU > fr. *jeu*, afrpr. *jue*, aocc. *juoc/juec*, LŎCU > fr. *lieu*, afrpr. *lue*, aocc. *luoc/luec* ; et parfois une labiale : ŎPUS > afr. *ues*, aocc. *uops*, *TRŎPPU > aocc. *truep* (et par analogie PRŎPE > *pruep*)[18]. Cette diphtongaison ne peut pas toujours être distinguée de la diphtongaison spontanée en français et francoprovençal, mais sa nature distincte apparaît dans les variétés où le résultat de la diphtongaison spontanée de ŏ, au lieu de se superposer à celui de la diphtongaison métaphonique, se confond avec celui de ŏ (Hafner 1955, 114) :

	ŏ[	ŎCU
afrpr.mérid.	ue	ue
a.fribourg.	ou	uo

Les formes NŎVU > aocc. *nuou/nueu*, *ŎVU > aocc. *uou/ueu*, BŎVE > aocc. *buou/bueu*, pourraient rentrer aussi bien sous b) que sous a), si l'on suppose des bases *NŎU, *ŎU, *BŎU [19] ; lorsque /e/ final est tombé, se sont ajoutés par analogie BRĔVE > aocc. *brieu*, *GRĔVE > aocc. *grieu*, LĔVE > aocc. *lieu*, MŎVET > aocc. *muou/mueu*[20].

Des conditions similaires se retrouvent dans certaines variétés gallo-italiennes, qui ignorent aussi bien la métaphonie par -U que la diphtongaison spontanée. À Isolaccia, Valtellina (Rohlfs 1966-1969, § 113) :

ŎC(U)LU, -I	ŎSSU	*ŎSSI	MŎLA	FŎCU	JŎCU
'øʎ	'ɔs	'øs	'mɔla	'føk	'dʒøk

(2) Diphtongaison des voyelles mi-ouvertes par -I. Bien qu'il n'en reste que peu de traces à cause de la disparition des formes flexionnelles en -I, ce processus a été général en galloroman, cf. HĔRI > fr. *hier*, aocc. *ier*, *ILLAEI > aocc., afrpr. *liei*, afr. *li*, MĔI > aocc. *miei*[21], VENDĔDI > aocc. *vendiei*, fr. *vendi*,

[18] Il faut remarquer avec Reinchenkron (1934, 165) que seul /ɔ/ est concerné par la diphtongaison avant labiale/vélaire + -U. On attribuera donc GRAECU > afr. *grieu* à la diphtongaison spontanée (la forme aocc. *grieu* donnée par le REW est fautive).

[19] Cf. *hoc oum* dans Probe, *bobus* dans la Mulomedicina Chironis.

[20] Selon la succession *['brɛβe] > *['brɛβ] > *['brɛw] (cf. cat. *breu*) contre fr. *['brie̯ve] > *['brie̯v] > *brief*. Mais il est aussi possible que *brieu*, *grieu*, *lieu* doivent leur diphtongue au *-I du pluriel, et *muou* à l'analogie de *MŎVIO (Reichenkron 1934, 161-164).

[21] En réalité, on s'attendrait à des formes métaphoniques au cas sujet pluriel (*ŏssi, APĔRTI), mais l'analogie a confondu ces formes avec celles du régime singulier.

*VENDĔ(DI)STI > aocc. *vendiest*, français très ancien *vendies*, STĔTUI > afr. *[es'tiewi] > *estui*, *MŎVUI > afr. *['muowi] > *mui*, aocc. *['muogwi] > *muec*, PŎTUI > aocc. *puec*, VŎLUI > aocc. *vuelc*, etc.[22]. Encore une fois, le parallèle du provençal pousse à exclure qu'une diphtongaison spontanée ait eu lieu en français, diphtongaison qui n'expliquerait d'ailleurs pas la forme *vendies*.

Même si elles pourraient aussi bien être l'effet de la diphtongaison spontanée[23], Kramer attribue les formes ladines suivantes à cette même origine métaphonique: MĔI > ['mi], BĔLLI > ['biei̯], MARTĔLLI > [mar'tiei̯], IN + HĔRI > [i'nier]. En sursilvan, il ne reste que *ier* < HĔRI. Le phénomène est mieux représenté en gallo-italien, où ce sont les pluriels en -s qui ont disparu: par ex. ticin. *aviert* 'ouverts', valses. ['nøf] 'nouveaux', valtell. ['øs] '(les) os', etc.

(3) Diphtongaison des voyelles mi-ouvertes par yod (et waw). Comme le montrent les cas de sursilv. *pir* < PĔIOR, *miez* < MĔDIU, *feglia* < FŎLIA, *sis* < SĔX, *queissa* < CŎXA[24], la diphtongaison par yod a bien existé en romanche, même si elle a parfois été effacée par des nivellements analogiques. En ladin, cette diphtongaison est évidente dans le cas de /ɔ/, qui normalement ne se diphtongue ni en syllabe fermée (cf. CŎLLU > ['kɔl]) ni en syllabe ouverte avant -A (*NŎRA > ['nɔra]):

HINC + HŎDIE	FŎLIA	ŎC(U)LU	CŎCTU	CŎXA	*JŎVIA
ŋ'kuei̯	'fuei̯a	'uedl	'kuet	'kuesa	'ʒuebi̯a

Pour l'Italie du Nord, voir par exemple tic. *miei* 'mieux', *miez* 'mi', valses. ['vøj] 'je veux', [aŋ'køj] 'aujourd'hui', valtell. ['øʎ], etc.

De façon générale, le yod qui est présent dans les bases latines avec J (GJ, DJ), LJ, NJ, CL (GL), GN, X, CT, RJ, SJ, MJ, VJ (BJ), PJ agit[25], cf. par exemple aocc. *miei* < MĔDIU, *fuelha* < FŎLIA, *engien* < INGĔNIU[26], *vielh* < VĔCLU, *lieit* < LĔCTU, *sieis* < SĔX, *cuer* < CŎRIU, *cerieiza* < *CERĔSEA; avec PJ, on a aocc. *apropcha* <

22 Pour les formes des parfaits cf. Wahlgren 1920, 103; Fouché 1967, 314.

23 En ladin, /ɛ/ connait en effet une diphtongaison spontanée en syllabe ouverte et fermée. Pour la conservation spéciale du pluriel en -I cf. Mourin 1964, 338-340.

24 Cf. aussi *tscheriescha* à côté de *tscherescha* < CERĔSEA, *plievgia* < *PLŎVIA, *siemi* < SŎMNIU (Eichenhofer 1999, § 59, 156, 190). Le romanche ne connait pas de diphtongaison inconditionnée.

25 On suppose la vocalisation de CL, GL, GN, CT, X en [jl], [jn], [jt], [js] (Lausberg 1971, §§ 422, 433, 441, 444) et la confusion de J, GJ, DJ en [j] (Straka 1965, 137).

26 Cette forme est plus rare que *engenh*, où la nasale a peut-être fermé la voyelle (Voretzsch 1900, 612), mais elle est bien attestée (cf. FEW 4, 685 et 687). Voir aussi fr., afrpr. *engin* < **engiein*.

*ADPRŎPIAT, sans doute par « Stammausgleich » (Voretzsch 1900, 612), mais des formes diphtonguées (*aprueche*, *reprueche*) sont attestées en ancien français (Fouché 1952-1961, 238); pour VJ cf. fr. *liège* < *LĔVIU, *cierge* < CĔRVIA[27]. Par contre, le yod qui est présent dans les bases avec TJ, CJ (aocc. *pretz* < PRĔTIU, *forsa* < FŎRTIA) n'agit pas, à part dans les cas de PRĔTIU > fr. *prix*, afrpr. *pri(e)s*, TĔRTIU > fr. *tiers*, afrpr. *tierz*, PĔTTIA > fr. *pièce*, afrpr. *pieci*, NĔPTIA > fr. *nièce*, afrpr. *nieci*, SPĔCIES > fr. *épice*, GRAECIA > afr. *Grice*.

On pourrait attribuer certaines formes du français et du francoprovençal à la diphtongaison spontanée (cf. Meyer-Lübke 1934, § 56; Richter 1934, §§ 110 et 155; Bourciez/Bourciez 1967, § 49 et 69), mais il semble difficile d'expliquer le type à syllabe fermée TĔRTIU, le type PĔTTIA, avec géminée étymologique, ainsi que le type FŎLIA, où les données comparatives montrent que le yod a géminé la consonne (Lausberg 1971, §§ 463, 464 et 472)[28]. En outre, il existe en Suisse une aire qui maintient la distinction entre les diphtongues métaphoniques et les diphtongues spontanées de /ɛ ɔ/, qui se sont confondues avec celles de /e o/. Déjà en ancien fribourgeois (Hafner 1955, §§ 2, 5, 22 et 23):

+ conditionnée	VĔT(U)LA > *vielli*	CŎRIU > *cuor*
- conditionnée	LĔP(O)R- > *leyvra*	MŎLA > *moula*

Dans les patois (Wüest 1979, 182; cf. déjà Hilty 1969, 97):

+ conditionnée	PĔTTIA > ['pjesə]	ŎC(U)LU > ['we]
- conditionnée	MĔLE > ['mae]	NŎVU > ['nao]

Pour ce qui est de l'effet du waw, on trouve peut-être une diphtongaison dans *SĔQUO > afr. *sieu*, aocc. *siec*[29]; dans ĔQUA > afr. *ive*, frpr. ['ivu̯ə] (GPSR 7,

---

27 On n'a pas d'exemples avec MJ et GN, mais la comparaison avec les variétés ibériques (Barbato, ms. a) nous permet de les ajouter à la liste. Je laisse de côté GR et DR, où la formation de yod est moins générale. On sait que dans une partie de l'Italie du Nord et de l'Engadine, CT a donné [t]: il faudrait étudier la corrélation entre ce résultat et la (non-)diphtongaison. Il est intéressant de remarquer qu'en ladin on a une diphtongaison avant CT > [t], X > [s], CL, GL > [gl] > [dl]: faut-il supposer même dans cette variété une étape avec yod? Cf. aussi aocc. *suegra* < SŎC(E)RA, qui fait penser à une vocalisation *['sɔjra]/*['sɔwra], ensuite régressée.

28 Voir cependant les essais de Fouché (1952-1961, 236) et de Sánchez Miret (1998, 229-231).

29 Mais la diphtongaison – qui se retrouve aussi en ancien francoprovençal (Hafner 1955, 163) – pourrait s'expliquer par le yod de *SEQUIO (Reichenkron 1934, 165).

150)[30]; dans le celtisme LEUCA > fr. *lieue*[31]; dans les germanismes *FEHU > afr., aocc. *fieu*, a.dauph. *fie*, *SPEOT- > afr. *espiet/espieu*[32], aocc. *espieut*, *STREUP- > afr. *estrieu/estrief*, aocc. *estrieu(p)*, *TREUWA > afr. *trieue*[33]. Il faut toutefois noter que ces germanismes pourraient être d'origine septentrionale[34], et donc avoir acquis leur diphtongue lors de la diphtongaison spontanée du français.

On ne saurait tirer trop de conclusions de la troisième personne des parfaits en -UI, car on ignore dans quelle direction a agi l'analogie:

	FĒCĪ	FĒCIT	*MŎVUĪ	*MŎVUIT
afr.	*fis*	*fist*	*mui*	*mui*
aocc.	*fis*	*fets*	*muec*	*moc*

L'opposition entre la première et la troisième personne a-t-elle été étendue en provençal (**muec* > *moc*)? Ou, y a-t-il eu en français une tendance générale à niveler les paradigmes (**fest* > *fist*, **moi* > *mui*)?

(4) Fermeture des voyelles mi-fermées par -I. Là aussi, on n'a que peu de traces dans les variétés transalpines (point de vue: Rome): *TŌTTI > aocc., afr. *tuit*[35], (ECCE +) *ĪSTI, *ĬLLI > aocc., afr. *(c)ist*, *(c)il*, CŬI, *ILLŬI, *DŬI, FŬI > afr., aocc. *cui*, *lui*, *dui*, *fui*, *FŬSTI > aocc. *fust*, fr. *fus*, -ĪSTI > afr. *-is*, FĒCI > fr., aocc. *fis*, *PRĒSI > fr., aocc. *pris*, *VĒNUI, *TĒNUI > aocc. *vinc*, *tinc*, VĒNI, *TĒNI > afr. *vin*, *tin*[36]. En ladin, on ne recense que ECCU + ĪSTI, ĬLLI > ['kiʃ], ['ki], et en romanche, la désinence aengad. *-ist* < -ĪSTI (Mourin 1964, 251*sqq.*), qui pourrait être analogique[37]. La métaphonie par -I était jadis générale en Italie

---

30 Mais on pourrait aussi croire à une action de [j] plutôt que de [w]: ĔQUA > *['ɛjwa] > *['jeiwa] > *ive*; cf. AQUA > ['ajwa] > afr. *eve*, frpr. ['evu̯ə] (GPSR 7, 12). L'occitan a le type *ega* sans diphtongue; la forme *gega* citée par le FEW – correspondant à «Cout. Azun» de Lv – s'explique par la diphtongaison de /ɛ/ initial en gascon, cf. land. ['jɛrbə] < HĔRBA (Millardet 1910, 620).

31 L'aocc. *legua* présuppose la métathèse *LECUA.

32 Pour cette double forme voir FEW 17, 178.

33 L'aocc. *tregua* présuppose *TREWA.

34 Outre les entrées relatives du FEW, voir à ce propos Pfister 1973, en part. p. 147.

35 Pour la disparition de la métaphonie dans les formes de cas sujet pluriel, voir supra, n. 21. Il en reste encore quelques exemples en ancien provençal, p.ex. CAPĬLLI > *cabil* (pour un report détaillé, voir Pfister 1970). Je laisse de côté les dérivés de VIGĪNTI, où la présence de /i/ peut avoir une autre explication (cf. it. DĬGITU > *dito*).

36 En ancien français ajoutons aussi DĒBUI > *['diwi] > *dui*, BĪBUI > *['biwi] > *bui*, etc. (Fouché 1967, 314).

37 Est-ce suffisant pour attribuer le phénomène à ces variétés? Voir aussi plus bas, n. 43.

du Nord, bien que, pour des raisons analogiques, elle ait complètement disparu dans certains dialectes: a.lomb. *pisci* < PĪSCI, *nigri* < NĪGRI, *multi* < MŬLTI, *ascusi* < *ABSCŌSI. Pour les variétés modernes, voir p.ex. Val Maggia ['vɛrd] - ['vird] 'vert, verts', ['forn] - ['fyrn] 'four, fours', valses. ['mɛs] - ['mis] '(le) mois, (les) mois', etc.

(5) Fermeture des voyelles mi-fermées par yod (et par waw). De façon générale, il n'y a fermeture pour aucune des bases mentionnées (cf. p.ex. aocc. TRISTĬTIA > *tristesa*, *TRĬCHEA > *tresa*, CORRĬGIA > *coreia*, CONSĬLIU > *conselh*, STAMĬNEA > *estamenha*, APĬC(U)LA > *abelha*, SĬGNU > *senh*, STRĬCTU > *estreit*, BŬXU > *bois*, -ŌRIU > *-or*, CER(E)VĬSIA > *cerveza*, RŬBEU > *roge*, SĒPIA > *sepcha*, VINDĒMIA > *vendemnha*). On compte toutefois quelques exceptions:

A(U)GŬRIU	it. sept.a. *agur* (LEI 3, 2302*sq.*), aocc. *aür*, afr. *eür*
CĒREU	it. sept.a. *cirio*[38], aocc. *cire*, *ciri*, *cirge*, frpr. *cirjo*, fr. *cirge*[39]
ĒBRIU	fr. *ivre*, aocc. *ivri*[40]
*LŪTRIA	aocc. *luiria*, frpr. *luire*, it. sept. *lüdria*
*KRĬPPIA	aocc. *crupi*, it. sept. *cripia*[41], *gripia*, *grupia* (AIS 1168)
SĒPIA	aocc. *sipia*, Menton *supia* (Faré)
VINDĒMIA	occ. *vindimia*, *vendumia*, it. sept. *vendümia* (AIS 1316cp)[42]
CONDŬCT-	aocc. *conduch*, fr. *conduit*
TRŬCTA	fr. *truite*, it. sept. *trüta*

Seul le français a *lutte* (afr. *luite*) < LŬCTA, *puits* < PŬTEU et *cuivre* < CYPRIU. On peut laisser de côté *buis* < BŬXU, car c'est seulement à partir du XVIIe siècle que le type originaire *bouis* a été «langsam durch einfluß von *buisson* zu *buis* umgewandelt» (FEW 1, 667); et *busse* < BŬTTIA, qui est une modification de *bosse* «durch einwirkung von *cuve*» (ibid. 659)[43].

---

38 Cf. Salvioni 1890, s.v.

39 Mais en français et francoprovençal, la fermeture pourrait s'expliquer par l'influence de CĒRA > *cire*, *ciri*. Le vocalisme de la variante fr. *cierge* reste sans explication (FEW 2, 605).

40 Il n'est pas nécessaire de postuler une base avec Ĕ (FEW 3, 201).

41 Déjà en ancien pavois (Salvioni 1890, s.v.). Afin d'expliquer /y/, Wartburg (FEW 16, 391) pense à une alternance germanique *kripp-/krupp-*, mais il me paraît plus probable qu'il y ait eu labialisation de la voyelle haute avant consonne bilabiale, cf. plus bas, *supia* et *vendumia*.

42 La forme *vendimia* attestée dans un document vénitien-dalmate de 1371 (Dotto 2008, s.v.) et l'istr. *sipa* peuvent s'expliquer par un processus spontané de fermeture.

43 Le frioulan a *condut* (à côté de *condòt*), *trùte*, *lùte* mais *vendème*, *sèpe*, *grèpie*, *trèp* < TRĬVIU (Pirona/Carletti/Corgnali 1967). En ladin, on a *condüta*, *trëve* et *vendèmia*, qui est évidemment un «schriftsprachlich[er] Italianismus» (EWD). En romanche

Les bases CĬLIA (-UM), MĬLIU, STRĬGILE, TĬLIA (-UM), TĬNEA, LĬGNU (-A), PŬGNU, sont particulièrement capricieuses. L'ancien provençal affiche une alternance *celha/cilha*, *melh/milh*, *telh/tilh*, *estrilha/estrelha*, *tegno/tigno*, *lenh/linh*, *ponh/punh*. En incluant les formes anciennes et dialectales, on découvre que le français, outre *cil*, a aussi *mil/meil*, *til/teil*, *étrille/étreille*, *tigne/teigne*, *lin/leigne*[44]. Dans tous ces cas, on connaît aussi des résultats avec /i/ et /u/ en Italie du Nord, par ex. ver. (Raldón) ['sije] (AIS 102, p. 372), emil.occ. (San Secondo parm.) ['mij] (AIS 1467cp, p. 413), emil.occ. (Sologno) ['tijj] (AIS 580, p. 453), gen. ['tiɲa] (AIS 684, p. 178), APiem. (Villafalletto) ['stria] (AIS 1242, p. 172), tic.alp.occ. (Aurìgeno) ['liɲ] (AIS 541, p. 52), ven.merid. (Crespadoro) ['puɲo] (AIS 1679cp, p. 362)[45].

Il y a probablement fermeture de /e/ par waw dans RĒ(G)ULA > afr. *riule*, TĒ(G)ULA > afr. *tiule*, a.lim. *tible* (FEW 13, 153)[46], qui ont attiré NĔ(B)ULA > afr. *niule*[47]. Quant aux parfaits en -UI, la fermeture en français DĒBUIT > *['diwet] > *dut*, BĬBUIT > *['biwet] > *but*, etc. pourrait encore une fois être due à l'analogie de la première personne (on n'a pas de fermeture dans *VĒNUIT, *TĒNUIT > aocc. *venc*, *tenc*).

(6) Fermeture des voyelles mi-fermées par -U. Dans la Romania occidentale, ce phénomène se retrouve presque uniquement en asturien (cf. Barbato, ms. a). La seule trace en gallo-roman en est probablement SĒ(B)U > *['seu] > afr., afrpr. *siu* (FEW 11, 358)[48], occit. *siu* (ibid. 359)[49].

3. Reconstruction

À présent, comment expliquer les différents résultats exposés ? Le premier facteur est l'ouverture décalée de -U :

(sursilv.) – où /e/ roman commun donne /ei̯/, /o/ roman commun donne /u/ – on a régulièrement A(U)GŪRIU > *agur*, ĒBRIU > *eiver*, LŪCTA > *lutga*, QUADRŪVIU > *cadruvi* (plus l'italianisme *vendemia*).

44 L'hypothèse de Meyer-Lübke (1934, § 52), selon laquelle il y a un conditionnement de la structure du mot (*cil* vs *merveille*), ne trouve donc pas confirmation à plus grande échelle.

45 Cf. aussi Philipon 1918-1919; Castellani 1961, 80-81. On ne trouve de fermeture en ladin et en frioulan que dans PŪGNU; en romanche, il n'y en a pas du tout (REW; Kramer 1977, 145; Eichenhofer 1999, § 201).

46 Où <b> représente probablement [w].

47 La qualité fermée de la voyelle semble assurée. En ancien français, les trois mots affichent une alternance *i/ie*, mais [e] pourrait être un « übergangslaut » (FEW 10, 223) : *niule* > *nieule*. Cf. aussi it. *n*[e]*bbia*.

48 À côté de *sieu*, sans doute avec voyelle de transition (cf. n. précédente).

49 À côté de *seu* < *['seβ] < SĒBU (cf. n. 20).

métaphonie	ouverture de -U
¦	¦
¦	en fr., frpr., occit., lad., it. sept. (partie)
¦	¦
de /ɛ ɔ/	¦
¦	¦
¦	en romanche, it. sept. (partie)
de /e o/	¦
¦	¦

Dans la plupart des variétés, -U n'a pas d'effet métaphonique, car il s'est déjà ouvert en [o]: c'est aussi le cas du catalan, de l'aragonais et du castillan, dans la Péninsule ibérique. Les seules traces de l'effet de -U («-U résiduel») se trouvent dans les mots où il était précédé par une voyelle en hiatus (*mieu*) ou par une consonne [+ grave] qui a pu en retarder l'ouverture (*fuoc* < **focu*)[50].

Dans certaines variétés plus conservatrices, la voyelle est restée fermée assez longtemps pour affecter /ɛ ɔ/, mais pas assez pour affecter /e o/: c'est aussi le cas du galicien-portugais dans l'*Iberia*. Seul l'asturien conserve [u] < -U et fait donc état d'une métaphonie des voyelles mi-fermées (Barbato, ms. a).

En d'autres termes, les variétés où il y a métaphonie de /ɛ ɔ/ par -U présupposent un système où ŭ final ne s'est pas confondu avec ŏ et ō, mais avec ū (Lausberg 1971, § 274). Plus tard, /u/ et /o/ se sont confondus, ce qui explique l'absence de la métaphonie de /e o/ par -U:

[50] C'est l'explication de Schürr, également suivie par Wüest; Voretzsch croyait à un croisement – peu vraisemblable – de *fuou* et *foc*. Straka (1964; 1978) soutient qu'en français l'ouverture de -U est postérieure à l'effacement des occlusives intervocaliques, mais il tire justement cette conclusion des cas où la voyelle est précédée par une consonne vélaire ou labiale.

Ī	Ĭ	Ē	Ĕ	Ā, Ă	Ŏ	Ō	Ŭ	Ū
i	e			a	o		u	
i	e			a	o			

La plupart des variétés présuppose par contre le système roman commun, avec métaphonie par -I mais pas par -U, étant donné que -Ū était presque inexistant:

Ī	Ĭ	Ē	Ĕ	Ā, Ă	Ŏ	Ō	Ŭ	Ū
i	e			a	o			u
i	e			a	o			

Cependant, dans certaines variétés, lorsqu'il était précédé par une voyelle et par une consonne grave (vélaire ou labiale), -Ŭ ne s'est pas ouvert en /o/, ce qui explique *mieu*, *fuoc*, etc. Mais là aussi, plus tard, il y a eu une confusion entre /u/ et /o/, qui explique l'absence de la métaphonie de /e o/ par -U[51]:

Ī	Ĭ	Ē	Ĕ	Ā, A	Ŏ	Ō	Ŭ	Ū
i	e			a	o		u	
i	e			a	o			

Dans les différents systèmes, finalement, /o/ final a pu être effacé, mais il est encore documenté en francoprovençal (Wüest 1979, 149) et en italoroman septentrional (Loporcaro 2005-2006), ainsi qu'en ibéroroman.

Le deuxième facteur décisif est la chronologie relative de la palatalisation et de la métaphonie[52]. On peut établir la succession suivante[53]:

---

51 À cause de l'effacement de la consonne, /u/ s'est conservé en tant que semi-voyelle en francoprovençal et en français (*feu*, *lieu*, *jeu*).

52 Le terme «palatalisation» est utilisé ici, comme c'est souvent le cas (cf. p.ex. Loporcaro 2011, 143), pour désigner l'évolution globale de yod et des consonnes affectées par yod, même si la base est déjà palatale ([j] > [dʒ]) ou si le résultat ne l'est pas ([tj] > [ts]).

53 La notation des résultats de TJ et CJ est purement conventionnelle: ce qui importe est que, comme le montrent plusieurs variétés, ces deux groupes aient donné lieu au début à deux phonèmes distincts. Je conçois l'évolution comme un processus allophonique de palatalisation de la consonne (par exemple [lj] > [ʎj]), suivi par une coalescence ([ʎ]). Évidemment, je ne crois pas à une évolution du type [lj] > [ʎj] > [jʎj] (Fouché 1952-1961, 901*sqq.*).

(1) phonologisation de TJ > /ts/, CJ > /tʃ/; (2) diphtongaison de /ɛ ɔ/ avant yod, waw, -I (-U); (3) phonologisation de J (GJ, DJ) > /dʒ/, LJ, GL > /ʎ/, NJ, GN > /ɲ/; (4) fermeture de /e o/ avant yod, waw, -I.

Cette chronologie explique l'absence de diphtongaison par yod dans les bases avec TJ, CJ, qui – on le sait – ont été frappées les premières par la palatalisation et que l'effacement précoce de yod a soustraites à la métaphonie. Elle explique aussi l'absence de fermeture par yod dans les bases avec J, LJ, GL, NJ, GN, où il n'y avait plus de yod au moment de la fermeture.

Toutefois, la succession des changements ne doit pas être considérée de façon rigide[54]: il peut y avoir des superpositions entre (1) et (2), comme le montrent les types *tiers*, *pièce*, où évidemment la diphtongaison s'est imposée avant que le contexte métaphonique s'efface. La diphtongaison de Ĕ avant TJ paraît même sans exceptions en français; par contre on a SCŎRTEA > *écorce*, FŎRTIA > *force*, *NŎPTIAS > *noces*[55]. L'asymétrie de ces résultats en français et francoprovençal laisse croire: a) que la diphtongaison de la voyelle antérieure est plus ancienne que celle de la voyelle postérieure; b) que la *Lugdunensis* a été le foyer de la diphtongaison métaphonique[56].

Des superpositions entre (3) et (4) pourraient également expliquer les alternances qu'on a vues dans CĬLIA, LĬGNU, MĬLIU, STRĬGILE, TĬLIA, TĬNEA, mais il y a d'autres explications possibles. Pour STRĬGILE et TĬNEA, il se peut que la fermeture se soit produite d'abord en protonie (p.ex. dans les types 'étriller', 'tigneux'), où elle est normale[57]. Plus généralement, il pourrait s'agir partout d'une fermeture plus tardive due au contexte palatal: la fermeture de /e/ avant /ʎ/ et /ɲ/ est un phénomène dont les raisons articulatoires sont connues et qui se produit ailleurs dans la Romania (cf. it. CONSĬLIU > *consiglio*, TĬNEA > *tigna*)[58]. Dans le cas de PŬGNU, la comparaison avec l'it. *pugno* montre qu'on peut partir d'une base romane commune avec /u/ (Castellani 1961, 81).

---

54 Je pars de l'idée que les changements ont une durée assez longue pour pouvoir se superposer. Si deux processus sont à l'état de règles allophoniques, l'ordre de ces règles peut changer selon les locuteurs et s'inverser au cours du temps. Les règles peuvent aussi avoir une variabilité sociolinguistique, ce qui détermine *a posteriori* l'effet de diffusion lexicale. Pour une critique de la chronologie relative inspirée par l'idée de changement discret et ponctuel, voir Gsell 1996 et Morin 2003.

55 Mais cf. apic., awall. *nueche(s)* et les formes dialectales correspondantes (FEW 7, 243).

56 Sur le rôle innovateur de la *Lugdunensis*, cf. Lausberg 1971, § 36 et Greub/Chambon 2009, 2502.

57 FEW 12, 304 et 13, 343.

58 Castellani 1961; Pensado 1985; Barbato, ms. b. Ce n'est pas un hasard si Roncaglia (1965, 49) parle de «anafonesi» pour les cas provençaux. Philipon (1918-1919, 433) donne aussi des preuves de la tardivité de la fermeture: prov. *abelha* > *abilho*, lyon. *oreilli* > *orilli*, lig. *megiu* > *migiu*, mil. *stregia* > *strigia*.

Pour ce qui est des groupes labiale + yod, nos variétés se divisent. Celles qui, comme les langues ibériques (cf. espagnol *rubio*, *jibia*, *vendimia*, etc.), ont conservé la semi-consonne, connaissent la métaphonie:

	KRĬPPIA	QUADRŪVIU	RŪBIU	SĒPIA	VINDĒMIA
it. sept.	*crupia*	-	-	*supia*	*vendumia*

alors que celles qui ont palatalisé le groupe (MJ > [ndʒ], VJ (BJ) > [vdʒ], PJ > [ptʃ]) ou bien anticipé le yod dans la syllabe tonique (cf. plus bas afr. *estreit*, *bois*, etc.), ne la connaissent pas:

fr.	*crèche*	*carrouge*	*rouge*	*sèche*	*vendange*
afrpr.	*creipi*	-	*roibo*	*ceypes*	*vendeimi*

Les variétés gallo-italiennes qui connaissent la palatalisation n'ont pas de fermeture métaphonique, cf. génois *vendegna*, *carugiu*[59]; par contre, on retrouve la métaphonie dans les variétés occitanes non-palatalisantes (*sipia*, *vindimia*).

Il reste à présent à expliquer l'évolution des bases avec X, CT, RJ, SJ. En règle générale, il n'y a pas eu de fermeture métaphonique, car le yod était en contact avec la voyelle tonique ou était entré en contact avec celle-ci suite à une métathèse[60]:

CT > [jt]	par ex.	afr. *estreit*
X > [js]		afr. *bois*
RJ > [jr]		fr. *-oir*
SJ > [jz]		afr. *cerveise*

Évidemment, à la différence de la diphtongaison (LĔCTU > **lieit*), la fermeture métaphonique par yod ne se produit pas en contact. Mais pourquoi dans certaines bases avec RJ, comme on l'a vu plus haut, y a-t-il eu métaphonie? Dans le cas de A(U)GŬRIU (cf. aussi acat. *ahuir*) e de CĒREU (cat. *ciri*), la métathèse a probablement été retardée ou empêchée par le caractère mi-savant du mot[61]: *[a'ɣorjo] > *[a'ɣurjo] > *[a'ɣuiro]; *['tserjo] > ['tsirjo]; dans le

[59] Ici comme en français, /u/ est le résultat de /o/ roman commun.

[60] Je crois que la métathèse explique de façon bien plus simple l'évolution des groupes SJ et RJ que des hypothèses telles que l'«anticipation de yod» (Fouché 1952-1961, 916*sqq.*) ou le «yod de transition» (Straka 1965). Voir Torreblanca 1992 pour l'ibéroroman.

[61] Cf. aussi tosc.a. *aguro* (LEI 3, 2302) contre l'attendu ***agóio*.

cas de CYPRIU, ĒBRIU, *LŪTRIA (cf. aussi cat. *lludria*) par le groupe consonantique: *['koprju] > *['kuvrjo] > *['kuu̯vro]; *['evrjo] > *['ivrjo]; *['lodrja] > ['ludrja].

On est ainsi parvenu à un traitement unitaire de cas qui ont été expliqués de façons très différentes (Bourciez/Bourciez 1967, § 75 et 81; Fouché 1952-1961, 403-105 et 411; Straka 1964, 43-45). Il reste cependant encore quelques cas qui résistent à l'explication:

	aocc.	(a)fr.
DŬCTU	-	*doit*
CONDŬCTU	*conduch*	*conduit*
LŬCTA	*locha*	*luite*
TRŬCTA	*trucha/trocha*	*truite/troite*

Pour expliquer ces alternances en gallo-roman, Straka (1964, 43-45), suivi par Wüest (1979, 123), a proposé que les formes avec (/u/ >) /y/ ou bien reflètent des processus analogiques (cf. CONDŪCERE), ou des bases alternatives *['lujta], *['trujta] dues à une métaphonie antérieure à l'ouverture de ŭ tonique[62]. Je crois que dans le cas de LŬCTA et TRŬCTA également, il y a une analogie, bien que phonétique et non morphologique: il faut considérer qu'outre (-)DŬCTUS (soumis à la pression de DŪCERE), il n'y avait que FLŬCTUS avec ŭ, en face duquel on avait FRŪCTUS, LŪCTUS, (-)STRŪCTUS, (-)SŪCTUS avec ū. On peut donc aisément supposer des bases analogiques *LŪCTA, *TRŪCTA, requises également par cat. *lluita*, *truita*, esp. *lucha*, *trucha*, port. *luta*, *truta*[63].

Dans le cas de PŬTEU > *puits*, on a aussi supposé une très ancienne base métaphonique *['putju] (cf. Fouché 1952-1961, 403; Bourciez/Bourciez 1967, § 75; Straka 1964, 43-45). Mais pourquoi n'y a-t-il pas de fermeture dans les bases similaires (ARBŬTEU, CORRŬPTIARE, EXCŬRTIARE, etc.)? En réalité, la fermeture dans PŬTEU a été brillamment expliquée par Wartburg, qui a remarqué la coïncidence de l'aire du type à /y/ avec celle d'autres franquismes: le *['potju] des Gallo-Romains a été influencé par le *['putti] des Francs (issu à son tour de PŬTEU), «sodass im bereich der fränk. siedlung ein *pu̯tiu* entstand» (FEW 9, 631).

---

62 Pour les doutes sur l'existence de la métaphonie à une époque si ancienne, cf. plus haut n. 6.

63 Cf. déjà Fouché 1952-1961, 199. Bourciez/Bourciez 1967, § 81 donnent des bases LŪCTA, TRŪCTA tout court. Cf. aussi plus haut, n. 43, frioul. *condut*, *trùte*, *lùte*.

4. Conclusion

Au terme de cette étude, je crois avoir répondu à presque toutes les questions posées par Sánchez Miret (2008, 19-20). Commençons par la dernière:

(1) Les processus appelés *Umlaut*, *métaphonie*, *dilation*, *diphtongaison conditionnée*, ont-ils quelque chose en commun ? Il s'agit toujours de l'effet d'un élément fermé sur la voyelle tonique, mais il faut distinguer l'action sur les voyelles mi-ouvertes, plus ancienne, de celle sur les voyelles mi-fermées, plus récente.

(2) Qu'est-ce qui explique l'évolution différente des voyelles dans les mêmes contextes ? La chronologie relative de l'ouverture de -U et de la palatalisation (c'est-à-dire l'effacement du contexte métaphonique).

(3) L'influence d'une voyelle finale et l'influence d'une consonne palatale représentent-elles le même type de processus ? Non, il faut distinguer l'influence de la voyelle finale et du yod (métaphonie) d'une part, de l'influence d'une consonne palatale de l'autre, qu'en suivant la tradition italienne on pourrait appeler « anaphonie ».

Je n'ai par contre pas répondu à la première question du savant espagnol:

(4) Quel est le mécanisme phonétique qui explique la diphtongaison de la voyelle mi-ouverte ?

À ce propos, je dirai que l'idée d'une dissimilation qui accentue l'ouverture de la voyelle devant un élément fermé (ɛ > ɛe̯ > eɛ > i̯ɛ) me paraît convaincante[64]. Elle pourrait expliquer la priorité de la diphtongaison de Ĕ avant yod (cf. *pièce* mais *force*): évidemment, la dissimilation est plus urgente dans la séquence [ɛ...j] que dans celle [ɔ...j], dont les éléments ne partagent pas le même lieu d'articulation. Une hiérarchie de dissimilation pourrait aussi permettre d'expliquer pourquoi la diphtongaison par -U résiduel se trouve dans certains cas et pas dans d'autres:

+	dissimilation		-
ɔu	ɛu	ɔ...u	ɛ...u
**tuou*	*mieu*	*fuoc*	*grec*

La dissimilation est favorisée si les voyelles sont en contact ou si, ne l'étant pas, elles partagent le même lieu d'articulation.

La métaphonie des voyelles mi-ouvertes est donc probablement une dissimilation, tandis que la métaphonie des voyelles mi-fermées est certainement une assimilation. Là aussi, dans les cas de -U résiduel, on observe une asy-

[64] Pour l'histoire, cette idée est avancée pour la première fois, à ma connaissance, par Millardet (1910, 629 et n.), qui l'attribue à son tour à « une aimable communication de M. M. Grammont ».

métrie entre JŪ(G)U > *jou* et SĒ(B)U > *siu*: l'assimilation se produit lorsque la distance est considérable (*eu*), pas lorsqu'elle est minime (*ou*).

Que peut-on dire, finalement, sur la chronologie de ces processus? Sur la base d'arguments de chronologie relative[65], Reichenkron (1934, 170) date la diphtongaison métaphonique entre le IVe et le VIe siècle. Wartburg, quant à lui, situe ce phénomène au début du Ve siècle[66], évidemment parce qu'il est antérieur à l'allongement des voyelles en syllabe ouverte, qu'il situe dans le courant de ce même siècle. Sur la base de sa datation de la diphtongaison spontanée française (a. 280-310), Křepinský (1958, 318) attribue la naissance de la diphtongaison conditionnée « à la génération de 220-250 » ; mais on pourrait facilement opposer à son modèle les critiques qui ont été portées à la chronologie relative de Straka (1956) par Morin (2003). Enfin, Hilty (1969, 95) et Pfister (1970, 59) se limitent à attribuer l'évolution à la période « vor der Völkerwanderung ».

Il existe d'autres arguments, de nature interne et externe, pour une datation reculée de la diphtongaison et de la fermeture métaphoniques: (1) les deux phénomènes présupposent une certaine unité de la Romania occidentale, antérieure à la formation des nouvelles consciences nationales au VIIe siècle; (2) ils entourent la palatalisation des groupes avec yod, qui est considérée comme très ancienne (Herman 1998, 14); (3) à la différence de la fermeture (*KRĪPPIA), la diphtongaison n'atteint pas nécessairement les germanismes (*FEHU, etc.)[67]; (4) la fermeture est antérieure à l'effacement des voyelles finales, qui se manifeste peut-être déjà au début du VIIe siècle (Chambon/Greub 2000, 156-157).

Par contre, la diphtongaison ne peut pas être antérieure à la formation du système vocalique roman, qui « a dû se dérouler, essentiellement aux IIIe et IVe siècles et s'achever au Ve » (Herman 1998, 10)[68]. La palatalisation nous pousse donc à reculer la date de la métaphonie, l'évolution du système

---

65 Déjà soulevés par Millardet (1910, 628).

66 Dans l'édition allemande de 1950, on lit, p. 79: « Mit Bourciez 159 und Richter, Chron. Phon. 142 setzen wir diesen Wandel etwa in den Anfang des 5. Jahrh. »; ce passage disparaît dans l'édition française de 1967. En réalité, ni Bourciez (1930, § 154) ni Richter (1934, § 110) ne distinguent exactement la diphtongaison conditionnée de la spontanée; comme le reconnaît Wartburg, la datation de celle-ci (« um 400 ») dérive de la mauvaise interprétation d'un passage de Servius.

67 L'aocc. *orguelh* < germ. *URGOLI (FEW 17, 414-416) pourrait aussi avoir eu une médiation septentrionale.

68 La question de la chronologie du vocalisme roman est fort débattue, mais il me semble que la position de Herman est celle qui parvient le mieux à concilier les données documentaires et les conclusions tirées de la reconstruction. Voir aussi Wüest (1979, 340-342), Loporcaro (2001, 112).

vocalique à l'avancer! Toutefois, la contradiction s'estompe si l'on considère que ce qui est déterminant n'est pas la palatalisation en soi, qui est très ancienne, mais la phonologisation des consonnes palatales, qui est peut-être plus récente que l'on croit[69]. On peut donc proposer la chronologie suivante, bien sûr très approximative[70]:

siècle	IIe	IIIe	IVe	Ve	VIe
phonologisation de TJ > /ts/, CJ > /tʃ/	-------	-----→			
métaphonie de /ɛ ɔ/		-------	-----→		
phonologisation de J (GJ, DJ) > /dʒ/, LJ, GL > /ʎ/, NJ, GN > /ɲ/			-------	-----→	
métaphonie de /e o/				-------	-----→

La métaphonie romane occidentale appartient à bon escient à la première vague de changements atteignant la phonologie du latin, qui produit évidemment déjà des différenciations géographiques, bien que restreintes au niveau macro-régional.

Università di Napoli «L'Orientale» Marcello BARBATO

5. Bibliographie

Anglade, Joseph, 1921. *Grammaire de l'ancien provençal ou ancienne langue d'oc. Phonétique et morphologie*, Paris, Klincksieck.

Barbato, Marcello, 2010a. «*Dio mio*. Un frammento di grammatica storica», in: Iliescu, Maria / Siller-Runggaldier, Heidi / Danler, Paul (ed.), *Actes du XXVe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes* (Innsbruck, 3-8 septembre 2007), Berlin, de Gruyter, t. 2, 13-22.

Barbato, Marcello, 2010b. «Il principio di dissimilazione e il plurale di I classe (con excursus sul destino di TUUS SUUS e sull'analogia)», *ZrP* 126, 39-70.

69 Par exemple, la métaphonie a pu se produire après la palatalisation mais avant l'absorption de [j]: ['pɛttja] > *['pɛttsja] > *['pi̯ettsja]. Ou bien, il y avait deux processus synchroniques ordonnés: /'pɛttja/ → ['pi̯ettja] (métaphonie) → ['pi̯ettsa] (coalescence). Etc.

70 D'autant plus qu'elle aplatit inévitablement la variation verticale du latin (sur laquelle voir Varvaro 1984). Ce schéma pourrait s'appliquer à un sort de *sermo mediocris*, aussi éloigné de la langue littéraire que des variétés ayant subi des interférences provenant des langues de substrat.

Barbato, Marcello, ms. a. «La inflexión revisitada o Elogio de la comparación».

Barbato, Marcello, ms. b. «Anafonesi latina e anafonesi romanza».

Benincà, Paola, 1989. «Friulano. Evoluzione della grammatica», in: LRL 3, 563-585.

Benincà, Paola, 1995. «Il friulano», in: LRL 2/2, 42-62.

Bourciez, Édouard, 1930[3]. *Éléments de linguistique romane*, Paris, Klincksieck.

Bourciez, Édouard / Bourciez, Jean, 1967. *Phonétique française. Étude historique*, Paris, Klincksieck.

Castellani, Arrigo, 1961. «Sulla formazione del tipo fonetico italiano. Fenomeni vocalici», in: Id., *Saggi di linguistica e filologia italiana e romanza (1946-1976)*, Roma, Salerno editrice, 1980, vol. 1, 73-95.

Chambon, Jean-Pierre / Greub, Yan, 2000. «Données nouvelles pour la linguistique galloromane: les légendes monétaires mérovingiennes», *BSL* 95, 147-182.

Dotto, Diego, 2008. Scriptae *venezianeggianti a Ragusa nel XIV secolo. Edizione e commento di testi volgari dell'Archivio di Stato di Dubrovnik*, Roma, Viella.

Eichenhofer, Wolfgang, 1999. *Historische Lautlehre des Bündnerromanischen*, Tübingen/Basel, Francke.

Fouché, Pierre, 1952-1961. *Phonétique historique du français*, Paris, Klincksieck, 3 vols.

Fouché, Pierre, 1967. *Le verbe français. Étude morphologique*, Paris, Klincksieck.

Gsell, Otto, 1996. «Chronologie frühromanischer Sprachwandel», in: LRL 2/1, 557-584.

Greub, Yan / Chambon, Jean-Pierre, 2009. «Histoire des dialectes dans la Romania: Galloromania», in: RSG 3, 2499-2520.

Hafner, Hans, 1955. *Grundzüge einer Lautlehre des Altfrankoprovenzalischen*, Bern, Francke.

Herman, József, 1998. «La chronologie de la transition: un essai», in: Herman, József / Mondin, Luca (ed.), *La transizione dal latino alle lingue romanze*, Tübingen, Niemeyer, 5-25.

Hilty, Gerold, 1969. «Zur Diphthongierung im Galloromanischen und im Iberoromanischen», in: Lange, Wolf-Dieter / Wolf, Heinz Jürgen (ed.), *Philologische Studien für Joseph M. Piel*, Heidelberg, Winter, 95-107.

Kramer, Johannes, 1977. *Historische Grammatik des Dolomitenladinischen. Lautlehre*, Gerbrunn, Lehmann.

Křepinský, Maximilian, 1958. «Romanica II. La naissance des langues romanes et l'existence d'une période de leur évolution commune (latin vulgaire, période romane)», in: Kontzi, Reinhold (ed.), *Zur Entstehung der romanischen Sprachen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1978, 301-359.

Lausberg, Heinrich, 1947. «Zum romanischen Vokalismus», *RF* 60, 295-307.

Lausberg, Heinrich, 1950. «*Détresse phonologique* und Mehrlautphoneme», *ASNS* 187, 66-70.

Lausberg, Heinrich, 1971. *Linguistica romanza*, Milano, Feltrinelli, 2 vols.

Loporcaro, Michele, 2005-2006. «I dialetti dell'Appenino tosco-emiliano e il destino delle atone finali nel(l'italo-)romanzo settentrionale», *ID* 66-67, 69-122.

Loporcaro, Michele, 2011. «Phonological processes», in: Maiden, Martin *et al.*, *The Cambridge History of Romance Languages*, Cambridge, University Press, vol. 1, 109-154.

Lüdtke, Helmut, 1955. «Zur Lautlehre des Bündnerromanischen», *VR* 14, 223-242.

Lüdtke, Helmut, 1956. *Die strukturelle Entwicklung des romanischen Vokalismus*, Bonn, Romanisches Seminar.

Maiden, Martin, 1991. *Interactive morphonology. Metaphony in Italy*, London and New York, Routledge.

Meyer-Lübke, Wilhelm, 1934. *Historische Grammatik der französischen Sprache, 1. Laut und Flexionslehre*, Heidelberg, Winter.

Millardet, Georges, 1910. *Étude de dialectologie landaise*, Toulouse, Privat.

Morin, Yves-Charles, 2003. «Syncope, apocope, diphtongaison et palatalisation en gallo-roman: problèmes de chronologie relative», in: ACILFR XXIII, vol. 1, 113-69.

Mourin, Louis, 1964. *Sursilvain et engadinois anciens, et ladin dolomitique*, Bruges, De Tempel (Introduction à la morphologie comparée des langues romanes, basée sur des traductions anciennes des Actes des apôtres, ch. XX à XXIV, vol. 4).

Pensado Ruiz, Carmen, 1985. «El cierre de las vocales romances ante una palatal y su motivación articulatoria», in: Melena, José L. (ed.), *Symbolae Ludovico Mitxelena septuagenario oblatae*, Vitoria Gasteiz, Universidad del País Vasco, vol. 1, 639-646.

Philipon, Édouard, 1918-1919. «Les destinées du phonème ę + ɪ dans les langues romanes», *R* 45, 422-473.

Pirona, Giulio Andrea / Carletti, Ercole / Corgnali, Giovan Battista, 1967[2]. *Il nuovo Pirona. Vocabolario friulano*, Udine, Società filologica friulana.

Pfister, Max, 1970. «Harmonisierungserscheinungen im Altprovenzalischen», *VR* 20, 57-77.

Pfister, Max, 1973. «La répartition géographique des éléments franciques en gallo-roman», *RLiR* 37, 126-149.

Pfister, Max, 2002. «L'area galloromanza», in: Boitani, Pietro / Mancini, Mario / Varvaro, Alberto (ed.), *Lo spazio letterario del medioevo, 2. Il medioevo volgare*, Roma, Salerno editrice, vol. 2 (*La circolazione del testo*), 13-96.

Reichenkron, Günter, 1934. «Zum Problem der Diphthongierung im Altprovenzalischen», *ZfSL* 58, 160-170.

Richter, Elise, 1934. *Beiträge zur Geschichte der Romanismen*, Halle, Niemeyer.

Rohlfs, Gerhard, 1966-1969. *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, Torino, Einaudi, 3 vols.

Rohlfs, Gerhard, 1970[2]. *Le gascon. Études de philologie pyrénéenne*, Tübingen, Niemeyer.

Roncaglia, Aurelio, 1965. *La lingua dei trovatori*, Roma, Ed. dell'Ateneo.

Ronjat, Jules, 1930-1941. *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes*, Montpellier, Société des Langues Romanes, 4 vols.

Salvioni, Carlo, 1890. «Annotazioni sistematiche alla Antica parafrasi lombarda del *Neminem laedi nisi a se ipso* di S. Giovanni Grisostomo e alle Antiche scritture lombarde», *AGI* 12, 375-440 [aussi en Id., *Scritti linguistici*, a cura di Michele Loporcaro et al., Edizioni dello Stato del Cantone Ticino, 2008, vol. 3, 261-326].

Sánchez Miret, Fernando, 1998. *La diptongación en las lenguas románicas*, München/Newcastle, Lincom Europa.

Sánchez Miret, Fernando, 2008. «Los complejos de la romanística y sus consecuencias para la investigación», *RLiR* 72, 5-21.

Schürr, Friedrich, 1936. «Umlaut und Diphthongierung in der Romania», *RF* 50, 275-316.

Schürr, Friedrich, 1955-1956. «La diphtongaison romane», *RLiR* 19, 107-144; 20, 161-248.

Straka, Georges, 1956. «La dislocation linguistique de la Romania et la formation des langues romanes à la lumière de la chronologie relative des changements phonétiques», *RLiR* 20, 249-267 [aussi dans Straka 1979, 193-211].

Straka, Georges, 1964. «L'évolution phonétique du latin au français sous l'effet de l'énergie, et de la faiblesse articulatoire», *TraLiLi* 2, 17-98 [aussi dans Straka 1979, 213-294].

Straka, Georges, 1965. «Naissance et disparition des consonnes palatales dans l'évolution du latin au français», *TraLiLi* 3, 117-167 [aussi dans Straka 1979, 295-345].

Straka, Georges, 1978. «LOCU - *lieu*, LOCO - afr. *lués*», *TraLiLi* 16, 489-500 [aussi dans Straka 1979, 553-564].

Straka, Georges, 1979. *Les sons et les mots. Choix d'études de phonétique et de linguistique*, Paris, Klincksieck.

Torreblanca, Máximo, 1992. «Sobre la palatalización de consonantes latinas en español e hispanorromance», *Journal of Hispanic Philology* 16, 281-327.

Varvaro, Alberto, 1984. «Omogeneità del latino e frammentazione della Romània», in: Vineis, Edoardo (ed.), *Latino volgare, latino medievale, lingue romanze. Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia* (Perugia, 28 e 29 marzo 1982), Pisa, Giardini, 11-22.

Voretzsch, Karl, 1900. «Zur Geschichte der Diphthongierung im Altprovenzalischen», in: *Festgabe für Hermann Suchier*, Halle, Niemeyer [réimpr. Genève, Slatkine, 1978], 575-646.

Wahlgren, Ernst, 1920. *Étude sur les actions analogiques réciproques du parfait et du participe passé dans les langues romanes*, Uppsala, Akademiska Bokhandeln.

Wartburg, Walther von, 1950. *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, Bern, Francke.

Wartburg, Walther von, 1967. *La fragmentation linguistique de la Romania*, Paris, Klincksieck.

Wüest, Jakob, 1979. *La dialectalisation de la Gallo-Romania. Problèmes phonologiques*, Berne, Francke.